

FRIEDRICH NIETZSCHE (1)

«.....Et après avoir été longtemps en chemin, nous les *Argonautes de l'Idéal*, plus courageux peut-être que ne l'exigerait la prudence, souvent naufragés et endoloris, mais mieux portants qu'on voudrait nous le permettre, dangereusement bien portants, bien portants toujours à nouveau, — il nous semble avoir devant nous, comme récompense, un pays inconnu, dont personne encore n'a vu les frontières, un monde si riche en choses belles, étranges, douteuses, terribles et divines, que notre curiosité autant que notre soif de posséder sont sorties de leurs gonds. »

Fr. N.

I

« Il est encore une heure trop tôt pour moi.
Pour mon peuple je suis mon propre précurseur,
Mon propre chant du coq dans les rues obscures. »

Par ces vers mélancoliques et fiers jetés comme un défi à l'incompréhension que lui vouaient ses compatriotes, Nietzsche tenta un jour de définir son absolu.

(1) ŒUVRES : *La Naissance de la Tragédie*, Leipzig, 1873 ; nouvelle édition, avec un essai d'autocritique, 1890. — *Considérations inactuelles* : I. *David Strauss*, Chemnitz, 1873 ; II. *Utilité et Désavantage de l'Histoire*, ibid., 1874 ; III. *Schopenhauer éducateur*, ibid., 1874 ; IV. *Richard Wagner à Bayreuth*, ibid., 1876 ; traduction française de Mme Marie Baumgartner, Paris, 1876. — *Choses humaines, trop humaines*, un livre pour les esprits libres, Leipzig, 1878 ; 2^e volume, ibid., 1879-80 ; nouvelle édition, 2 vol., ibid., 1876. — *Aurores*, pensées sur les préjugés moraux, ibid., 1881 ; 2^e édition, 1887. — *La Gaie Science (La Gaya Scienza)*, ibid., 1882. — *Ainsi parlait Zarathustra*, un livre pour tout le monde et personne, trois parties, ibid., 1883-84 ; 4^e partie, 1892 ; nouvelle édition avec portrait et autographe de l'auteur, 1892. — *Par delà le Bien et le Mal*, prélude d'une philosophie de l'avenir, ibid., 1886 ; nouvelle édition, 1892. — *Généalogie de la Morale*, une polémique, ibid., 1887 ; nouvelle édition, 1892. — *Le Cas Wagner*, un problème musical, ibid., 1888 ; 2^e édition, 1892 ; traduction française de Daniel Halévy et Robert Dreyfus, Paris et Leipzig, 1892. — *Le Crépuscule des Idoles*, comment on philosophe avec le marteau, ibid., 1889.

ŒUVRES INÉDITES OU INACHEVÉES : *Nietzsche contra Wagner*. — *La Volonté de Puissance*, une dépréciation de toutes les valeurs. — *Physiologie de l'Esthétique*. — *Ecce Homo*. — *L'Antéchrist*.

insouci du succès actuel et son inébranlable confiance en ce que vaudra son œuvre pour l'avenir.

« Comme les nuages nous révèlent où vont, bien » au-dessus de nous, les vents, ainsi les esprits légers » et libres sont annonciateurs du temps à venir. Le » vent dans la vallée et les opinions de la foire du jour » ne signifient rien pour ce qui sera, mais ne témoi- » gnent que de ce qui fut. » (1)

Inconnu, le poète philosophe le resta durant toute son activité littéraire. Seuls, quelques rares fervents connaissaient ses œuvres, en sorte qu'il y a trois ans le public apprit avec indifférence la nouvelle que M. Friedrich Nietzsche, ancien professeur à l'Université de Bâle, venait d'être livré aux mains des médecins aliénistes.

Deux étrangers (2), un Danois et un Suédois, M. George Brandès et M. Ola Hansson, par de consciencieuses études, apprirent à l'Allemagne stupéfaite qu'elle venait de perdre son plus grand penseur, l'esprit le plus subtil et le plus profond de notre époque.

Maintenant Nietzsche est célèbre. La gloire qu'il méprisait tant, mais dont il entrevoyait l'aurore dans un avenir encore très lointain, lui est venue durant son vivant... Hélas, les ténèbres de son esprit n'ont pas pu se réjouir de la « venue de son règne ». Qu'on feuillette une quelconque revue de ces derniers mois, toujours son nom paraîtra au sommaire. Son œuvre, commentée dans tous ses recoins, exaltée jusqu'aux nues par les uns, attaquée vivement par les autres, a provoqué toute une littérature de pamphlets, de brochures et d'articles (3). Tous les jours s'augmente l'ar-

(1) *Le Voyageur et son Ombre.*

(2) GEORGE BRANDÈS, *Aristokratischer Radicalismus*, *Deutsche Rundschau*, avril 1890. — OLA HANSSON, *Friedrich Nietzsche, sa Personnalité et son Système*, Leipzig, 1890 (publié dans *Unsere Zeit*, 1889, II).

(3) J. MÆHLY, *Fr. Nietzsche* (*Gegenwart*, 1889, No 36). — PAUL ERNST, *Friedrich Nietzsche* (*Freie Bühne*, juin 1890). — M. G. CONRAD, *Aus Fr. Nietzsches Leben* (*Gesellschaft*, août et septembre, 1890). — G. ADLER, *Friedrich Nietzsche, der Social-Philosoph der Aristokratie* (*Nord u. Süd*, mars 1891). — Mme LOU ANDRÉAS-SALOMÉ, *Zum Bilde Friedrich Nietzsches*, (*Freie Bühne*, 1891 janvier-février, 1892 mars et mai). — OLA HANSSON, *Friedrich Nietzsche und der Naturalismus* (*Gegenwart*, 1891, Nos 18, 19). — FRANZ SERVAES, *Nietzsche und der Socialismus* (*Freie Bühne*, 1892, janvier et février). — E. KULKE, *R. Wagner u. Fr. Nietzsche*, Leipzig, 1890. —

mée des disciples et des imitateurs (1), ces satellites qui butinent autour du maître et se nourrissent de sa pensée. Les anthologies s'ornent de ses sentences, les poètes épigraphient leurs pièces de vers de ses magnifiques aphorismes.

Cependant, l'auteur de *Zarathustra* reste ignoré de la foule. Il a fait de trop profondes plaies aux idoles des classes moyennes, ce qu'il écrit s'insurge trop violemment contre ce qui depuis des siècles a été sanctifié par l'usage; pour devenir jamais un auteur populaire. Professeurs et « philistins » voient avec terreur la jeunesse intellectuelle accourir en foule aux sources de ses enseignements, et je sais telle ville universitaire, et des plus « éclairées », où son nom n'a encore pénétré que pour exciter l'horreur et l'effroi des « honnêtes gens ».

« On met à Saint-Petersbourg et à Paris autant de sérieux à me lire que de négligence dans ma propre patrie », écrit quelque part Nietzsche (2). Mais était-ce bien vraie de Paris.... et de Saint-Petersbourg ?...

Récemment, des tentatives ont été faites pour introduire le philosophe auprès du public français. Quelques études ont paru, quelques fragments furent traduits. L'intérêt qu'on porte à ses idées ira toujours grandissant, à mesure que l'on connaîtra mieux leur haute portée humaine et leur incontestable signification pour l'avenir.

En ces temps de lutte entre un néo-idéalisme s'affirmant toujours davantage et les doctrines matérialistes en désarroi, tandis qu'une jeunesse tourmentée abreuve son âme assoiffée aux sources les plus disparates, demandant tour à tour à la poussée socialiste ou à l'Église agonisante, à la philosophie occulte ou

H. TURCK, *Nietzsche der moralische Irrsinnige als Philosoph*, Dresde, 1891. — R. SCHELLWIEN, *Max Stirner u. Friedrich Nietzsche*, Leipzig, 1892. — STANISLAS PRZYBYSZEWSKI, *Chopin u. Nietzsche*, Berlin, 1892. — MAX ZERBST, *Ja u. Nein*, Leipzig, 1892. — KURT EISNER, *Psychopathia spiritualis*, Friedr. Nietzsche et les apôtres de l'avenir, Leipzig, 1892. — HUGO KAATZ, *Die Weltanschauung Friedrich Nietzsches*, 2 vol., Dresde, 1891-1892. — F. TOENNIES, « *Ethische Kultur* » und ihr Geleite. I. *Nietzsche-Narren*, Berlin, 1892. etc.

(1) *Vox Humana, auch ein Beichtbuch*. Stuttgart, 1892 (anonyme). — PAUL LAUTERBACH, *Aegineten Gedanken u. Sprüche. « Dem Meister des Zarathustra »*, Leipzig, 1892. — ALBERT KNEPF, *Theorie der Geisteswerthe*, Leipzig, 1892, etc., etc.

(2) Lettre au *Kunstwart*, II, 6.

aux théories de l'anarchisme, un vivifiant remède pour sa torpeur intellectuelle et morale, il semblait intéressant de projeter ici une image de ce puissant individualiste, qui, sorti du brumeux idéalisme de Schopenhauer et de Wagner, traversa le positivisme, pour aller enfin se jeter à pleine voile dans le mysticisme étrange de son Zarathustra.

J'essaierai d'analyser, en leur développement successif, les idées essentielles éparses en l'œuvre du philosophe. Elles culminent dans son opposition directe au Christianisme et à la démocratie. Par l'exposé de sa méthode de travail, je tâcherai de remonter ensuite à la genèse de ses œuvres, pour pénétrer ainsi, à travers ses avatars incessants, à l'âme même du poète, avec tout ce qu'elle porte en elle d'ardente noblesse, de mystérieuses complexités, de contradictions, de désespoirs. Motivées par l'époque et le milieu où il vécut, certaines de ses conceptions paraîtront moins singulières, et l'on comprendra le charme qu'eurent pour cet esprit fougueux et destructeur, sans cesse en mouvement, les idées extrêmes, les dangereux écueils où il s'accrocha toute sa vie et où il devait se briser.

Qu'on ne considère pas ces pages comme une complète étude qui voudrait être définitive. Les problèmes dont il s'agit ne peuvent s'élucider ainsi. J'aimerais que cet aperçu, justifié par une longue familiarité avec les œuvres du maître, puisse servir d'orientation à des études nouvelles que d'autres, et peut-être moi-même, ne manqueront pas d'entreprendre.

Nietzsche ne laisse point de « système ». Sa philosophie ne pourra se condenser en quelques lignes, pour les « manuels à l'usage des écoles » où peineront les bacheliers futurs. Ses œuvres peuvent se diviser selon trois périodes : la première (métaphysique), de tâtonnement, de dépendance, de juvénile enthousiasme pour ses maîtres, Schopenhauer et Wagner, terminée nettement par sa désertion de Bayreuth ; la seconde positiviste, scientifique, où il crée la merveilleuse psychologie que l'on sait ; il s'en détache peu à peu, pour gravir les hauteurs illusoire de *Par-delà le Bien et le Mal*.

Pour les détails biographiques, voici ce qu'en donnent MM. Ola Hansson et Georges Adler :

Friedrich Nietzsche naquit à Roecken près Lützen le 15 octobre 1844. Il passa son enfance à Nauenbourg-

sur-Saale, où son père était pasteur. Du côté paternel, il descend d'une famille de gentilshommes polonais (Nietzki); sa mère était Allemande, sa grand-mère faisait partie des cercles de Goethe à Weimar. Après avoir passé son examen de maturité, il étudia les langues anciennes aux universités de Bonn et de Leipzig, sous la direction surtout du célèbre philologue Ritschl, qui bientôt conçut une haute opinion du jeune étudiant. En 1869, sur la recommandation de Ritschl, l'université de Bâle lui offrit une chaire de professeur avant même qu'il fût reçu docteur. Il accepta, âgé à peine de vingt-cinq ans, et l'université de Leipzig lui fit cadeau du doctorat, sans thèse. L'année suivante, il prend part à la guerre comme volontaire dans les ambulances — comme officier d'artillerie disent d'autres...

Des maux de tête le prennent en 1876. En vain cherche-t-il à se guérir en Italie. En 1878, il est forcé de prendre sa retraite, que Bâle lui accorde avec pension entière. Alors commence pour le philosophe cette existence nomade dans le midi de l'Europe. Tantôt à Nice ou dans l'Engadine, tantôt à Rome ou à Turin. Ici l'atteint la terrible maladie qui obscurcit à jamais son esprit gigantesque (1). Transporté dans un établissement hydrothérapique à Iena, il en sortit récemment pour être laissé, à Nauenbourg, aux soins pieux de sa mère....

II.

Le premier travail du jeune professeur de Bâle fut une étude sur le théâtre grec, la *Naissance de la Tragédie, de l'Esprit de la Musique*. C'est son seul ouvrage formant un ensemble, écrit selon une méthode, avec une tendance à systématiser, — une apothéose enthousiaste du rêve apollinien et de l'ivresse dionysiaque. Le monde n'est justifiable que comme phénomène esthétique. Aux arts apolliniens, mirage du monde des « représentations », Nietzsche oppose la

(1) Contrairement à ce qui a été affirmé, la folie n'est pas héréditaire dans la famille du philosophe. En une préface à la nouvelle édition de *Zarathustra*, qui vient de paraître, M. Pierre (Gast), l'ami intime de Nietzsche, « le plus grand compositeur de notre époque », selon lui, prétend qu'il n'existe aucun rapport entre sa philosophie et l'aliénation mentale dont il souffre. Il serait atteint de paralysie de certains lobes cérébraux, à la suite d'un trop grand abus de chloral. Le point reste à éclaircir.

musique dionysiaque, image adéquate de la « volonté », la chose en soi, qui délivre des apparences. Le mystique culte de Dionysos brise les entraves de la personnalité pour frayer le chemin vers l'essence primordiale des choses, le sein même de l'Etre. Le symbole dionysiaque se retrouve dans le chœur tragique, forme primitive et partie essentielle de la tragédie. Les Grecs étaient pessimistes; la joie, la sérénité grecques sont des formes de décadence. Euripide réduit le chœur à un minimum insignifiant et tue le théâtre grec. Socrate, son complice, dont en somme il n'est que le masque, est le premier *esprit scientifique*, un phénomène de dégénérescence qui croit à la possibilité de la connaissance et méconnaît l'instinct (1). « Et puisque tu as délaissé Dionysos, Apollon lui aussi t'abandonnera ».

Nietzsche dit lui-même dans une préface écrite plus de quinze ans après l'apparition du livre : « Une œuvre de jeunesse, pleine de courage et de mélancolie juvéniles, pleine d'innovations psychologiques et de chuchotements d'artiste, avec une métaphysique d'artiste à l'arrière-plan, œuvre indépendante même quand elle semble s'incliner devant une autorité et une vénération, bref une œuvre de début, avec tous les mauvais sens du mot. » Il convient de rappeler que M. Schuré reprit cette théorie des arts d'ivresse et de rêve pour en faire la base de son *Drame Musical*.

La Naissance de la Tragédie se termine par un vaillant cri d'espoir en la régénération de l'esprit germanique. Schopenhauer et Wagner, auxquels Nietzsche va revenir, mais pour s'élever avec eux contre l'époque, devaient ramener sur l'Allemagne le souffle de la Grèce tragique. Deux ans après, la scène a changé. Dans une brochure sur David Strauss (1873) — un éreintement à fond qui fit quelque bruit — Nietzsche fait volte face contre tout le courant d'esprit qui régnait alors. La guerre de 1870 avait porté à leur comble l'orgueil et la suffisance germaniques. Quoi! la civilisation allemande aurait-elle vaincu la culture française? Non, répond Nietzsche, la civilisation française sub-

(1) Nietzsche revient souvent dans ses ouvrages ultérieurs sur ce qu'il appelle le *Problème de Socrate*. Il s'en sert de point de départ pour une série d'affirmations (Cf. notamment *Goetzendaemmerung*, pages 9-17.)

siste encore et l'Allemagne en dépend comme par le passé. Des éléments qui n'ont rien à voir à la culture ont favorisé les armes allemandes — cela surtout, puisque la notion de culture s'est perdue en Allemagne.

« La culture se manifeste par une unité de style artistique dans toutes les manifestations d'un peuple. Au contraire, avoir beaucoup appris et savoir beaucoup de choses n'est ni un moyen, ni un signe de culture. » (1) Les deux choses peuvent très bien marcher parallèlement à la barbarie, au manque de style, au galatimatis des styles. Avec une telle culture on ne gagne pas de batailles, on ne triomphe pas d'un peuple comme les Français, qui possède, de longue date, une véritable culture fructueuse; sa valeur en elle-même importe peu ici. Cette unité de culture, assez ancienne pour avoir conquis l'originalité, doit pénétrer toutes les formes de la vie. Point n'est besoin qu'elle soit nationale, indigène. La culture grecque provenait d'influences égyptiennes et asiatiques, l'Italie de la Renaissance vivait des traditions de la Grèce et de Rome, la France du xvii^e et du xviii^e siècles trouvait ses éléments de culture uniforme dans l'Antiquité, en Italie, en Espagne, et les Anglais sont par excellence un peuple de fusion.

Nietzsche prévoit l'aurore prochaine d'une culture nouvelle, non d'une culture nationale, mais largement européenne. Maintenant déjà l'élite des nations ne connaît plus de frontières — les hommes supérieurs de tous les pays se sentent compatriotes, alliés. Ces *bons Européens* seront la caste future qui régnera sur l'Europe, caste étrangère tant au vain patriotisme démocratique ou monarchique qu'au socialisme, à l'anarchie et au nihilisme.

Cependant une classe de gens forme le principal obstacle à un développement dans ce sens. Ce sont les *Bildungs philister*, les philistins de la culture, plébéiens de la société intellectuelle, qui, dans un orgueil satisfait, prennent leur vernis de civilisation, leur éducation impersonnelle, l'uniformité de leurs connaissances acquises pour de la haute culture. Leur principal représentant, c'est David Strauss, le *Bildungs philister* par excellence. Le philistin se repose dans sa stérilité, croyant à la vérité trouvée par les

(1) M. BRANDÈS, cité plus haut.

défunes grandeurs historiques qu'il vénère, oubliant qu'elles ont passé leur vie à *chercher* la vérité. Son ennemi irréconciliable, c'est l'intelligence libre, le grand solitaire qui cherche loin des grandes routes, celui qu'à leur tour les philistins de l'avenir viendront adorer platement avec la certitude qu'après lui il ne reste plus rien à découvrir.

Le culte de l'histoire — nous sommes à la seconde étude « inactuelle » de Nietzsche — le culte de l'histoire exerce la plus néfaste influence sur la jeunesse, tue l'initiative et entrave la production personnelle. L'homme moderne traîne après lui son passé comme un boulet, ses études historiques le rendent objectif, rétrospectif, pareil à un dictionnaire, incapable d'être lui-même. « Ton savoir ne perfectionne pas la Nature, il ne fait que tuer la tienne, lui crie le philosophe; mesure donc une fois la hauteur de ce que tu *sais* avec la petitesse de ce que tu *peux*!..... » « La culture actuelle produit des savants, des *philistins*, elle ne sait pas créer des hommes qui eux-mêmes *feront* de l'histoire, qui combattront *contre* l'histoire, contre la vérité factice, des individus qui s'inquiètent peu de ce qui *est*, mais qui agiront avec toute leur énergie accumulée vers ce qui *doit être*. » (1)

« Deviens toi-même », dit Nietzsche. — Pour devenir lui-même, le jeune homme cherche un éducateur, un libérateur qui le soutienne dans ses luttes contre l'invasion du vulgaire, un guide qui lui indique la voie vers sa propre personnalité. Nietzsche, lui aussi, avait cherché des maîtres; il les avait trouvés en Schopenhauer (2) et en Wagner (3). Auprès d'eux nous pouvons apprendre à être « inactuels », à nous élever contre notre temps. Ils sont les grands et les bons exemples, non seulement dans leurs œuvres, mais encore dans leur vie. Les grands hommes ne sont pas les fils de leur époque (théorie des milieux de M. Taine), mais les grandes exceptions qui opposent fièrement leurs poitrines au courant d'esprit régnant. Ce sont les forts, les solitaires, les vainqueurs, à eux est l'Avenir. Le bonheur est impossible. Ce que l'homme peut atteindre de plus haut, c'est une vie héroïque, une vie

(1) M. OLA HANSSON.

(2) *Considérations inactuelles, III: Schopenhauer éducateur.*

(3) *Considérations inactuelles, IV: Richard Wagner et Bayreuth.*

de lutte difficile, pour une cause qui, d'une façon ou d'une autre, servira à tous. La base de toute culture, c'est de produire *des Philosophes, des Artistes et des Saints* : eux seuls sont le but de l'histoire.

« L'humanité doit travailler continuellement à engendrer des grands hommes, cela et rien autre doit être sa tâche » (1). Cette idée, émise par Nietzsche, a été formulée par plusieurs esprits aristocratiques de notre époque. Ernest Renan écrit presque dans les mêmes termes : « En somme, le but de l'humanité est la création de grands hommes » (2). Et la pensée de Flaubert n'est-elle pas identique quand il parle dans sa correspondance d'un « gouvernement de mandarins » ? (3)

Il ne faudrait pas croire que cette interprétation du problème de l'histoire prédomine dans la philosophie allemande contemporaine. M. de Hartmann, par exemple, pense tout autrement du but de l'humanité. Il nie la possibilité, pour notre époque, d'engendrer des génies. L'humanité, selon lui, aurait atteint son âge mûr et n'aurait plus besoin d'être d'exception (4).

Wagner et Schopenhauer étaient donc pour Nietzsche les deux grands visionnaires de l'avenir. Sur leurs traces nous pouvons lutter contre la profonde inculture des nations civilisées et conquérir le radieux Chanaan des temps futurs.

Nous sommes au bout de la première période du philosophe. En vrai romantique, dans toute l'ardeur de sa jeunesse bouillonnante, il avait défendu sa tour d'ivoire contre l'invasion du rationalisme et de l'esprit scientifique. Le mysticisme et l'intuition d'artiste lui semblaient seuls capables de pénétrer le monde infini de l'Inconnu. Bientôt il allait trouver irrespirable cet air de magie et de rêve qu'il sent planer sur un marécage. Il repoussa loin de lui ses premières idoles ; triste et déçu, il s'en ira, plus loin de la foule encore,

(1) *Considérations inactuelles*, III, page 60.

(2) RENAN, *Dialogues et Fragments philosophiques*, page 103.

(3) FLAUBERT, *Lettres à George Sand*, page 139 et suivantes (cité par M. Brandès.)

(4) M. de Hartmann affiche une plate incompréhension pour le gigantesque esprit de Nietzsche. Cf. son article : *La Nouvelle Morale de Nietzsche*, dans *Preussische Jahrbücher*, mai 1891. Il faudrait citer encore, parmi les appréciations négatives provenant de sources officielles, les notes incompetentes de M. Carrière, l'esthéticien de Munich, dans un récent numéro de *Allgemeine Zeitung*.

pour scruter, solitaire, le labyrinthe désespérant de l'âme humaine.

III

Déjà le philosophe souffrait sous l'atteinte de la cruelle maladie. Pendant des journées entières, des maux de tête lui interdisaient tout travail ; de plus, une maladie d'yeux le rendait presque aveugle. En 1876, on le vit à Bayreuth parmi les fervents. Son apothéose de Wagner venait de paraître, une amitié intime, contractée pendant l'exil de Zurich, le liait au maître.

« Puis il partit pour l'Italie.

Quelque temps après fut publié le poème de *Parsival*. Et ce fut la fin des relations entre Wagner et Nietzsche. Les tendances catholisantes de l'œuvre, la glorification des idéaux ascétiques, dont Wagner se trouvait si éloigné jadis, détachèrent le philosophe du grand compositeur. Il vit toute l'œuvre de celui-ci, depuis *Rienzi* jusqu'à *Tristan et Iseult*, sous un jour tout nouveau, l'envisagea comme un phénomène de maladie de décadence (1). « J'ai vécu tant de choses en ce qui concerne cet homme et son art, écrit-il dans une lettre particulière (2) — c'était toute une longue *passion*, je ne trouve pas d'autre mot. La renonciation, exigée ici, ce retour vers moi-même enfin nécessaire, font partie des choses les plus dures et les plus mélancoliques de ma destinée. Les derniers mots que m'écrivit Wagner sont la dédicace d'un bel exemplaire de *Parsival* : « A mon fidèle ami Friedrich Nietzsche, Richard Wagner, conseiller ecclésiastique. » Presque en même temps, je lui adressais mon livre « *Choses humaines, trophées humaines* »... Tout était clair mais tout était fini...

« La mort de sa foi en Wagner fut la grande crise dans la vie de Nietzsche. » (3) La maladie l'oblige à la solitude, elle en fait un ermite réduit à lui-même, déli-

(1) Une traduction française du *Cas Wagner* vient d'être publiée. Je crois pouvoir affirmer que la publication de cet opuscule, ainsi dégagé de ses autres ouvrages, n'était nullement selon les intentions de l'auteur. Nietzsche s'est expliqué en maints endroits de son œuvre sur sa position vis-à-vis de Wagner (cf. surtout sa lettre au *Kunstwart*, citée plus haut). Comme phénomène, l'auteur de *Parsival* lui parut toujours inestimable.

(2) A Madame Lou Andréas-Salomé.

(3) OLA HANSSON.

vré des liens du passé, sans piété pour ses maîtres. Alors commence pour le philosophe cette période de réaction contre tout ce qu'il avait adoré jusqu'à présent, le pessimisme de Schopenhauer, le romantisme de Wagner. Il les voit avec d'autres yeux et se rend compte que ce qu'il a aimé n'a été qu'une image irréelle, déformée selon ses propres aspirations. Si sa séparation de Wagner a été brusque et douloureuse, il abandonna Schopenhauer peu à peu, comme on quitte un ami devenu indifférent, et dont on n'a plus besoin.

[Plus tard Nietzsche prétendit d'ailleurs n'avoir écrit ces apologies des deux maîtres que lorsqu'il « n'y croyait déjà plus » lui-même. « Il ne faut parler que de ce que l'on a surmonté, mes œuvres ne parlent que de mes victoires. » Lorsqu'il écrivit *Schopenhauer éducateur*, il se trouvait déjà « en plein dans le scepticisme et la dissolution morale... dans une époque de critique et d'approfondissement du pessimisme, ne croyant plus à rien, pas même à Schopenhauer ». — Ceci en mémoire, pour les monographes futurs. Une analyse dans ce sens me mènerait trop loin.]

« Je me sentais alors plus profondément solitaire que jamais ». Sous cette impression naquit *Choses humaines, trop humaines*, dédié aux « esprits libres ». C'est la grande œuvre de délivrance du penseur, croyant s'être enfin trouvé lui-même. Nietzsche y est déjà en pleine possession de ce style extraordinaire qui échappe à l'analyse, de ce prestigieux style aphorismatique qui rendra ses œuvres immortelles, même si le sillon de ses idées devait s'effacer un jour. Quelle profondeur derrière la plasticité de ces phrases ! Avec la rage de la destruction, il fouille les abîmes les plus reculés du cœur humain, sans compromis, sans égards aux préjugés. Chacune de ses phrases laisse un lambeau de chair cruellement pantelante. Pareil aux grands confesseurs de l'Eglise, il cautérise les âmes, pour les quitter, hélas ! angoissées et humiliées, sans foi, sans consolation, sans espoir. Rien n'échappe à ses coups de stylet. Pour ceux qui savent lire ce livre, sincèrement, il devient une liquidation avec le passé, l'inventaire des idoles abandonnées, la pierre de touche où succombent les âmes médiocres.

On devine un peu sous quelle inspiration Nietzsche écrivit *Choses humaines*. Il venait d'aborder nos moralistes. Ce fut pour lui une révélation. Dans toutes

ces vicissitudes de sa pensée, il devait rester fidèle au culte de l'esprit français. Pour lui, des écrivains comme Montaigne, Fontenelle, Labruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues, ont accouché de plus d'idées que toute la philosophie allemande réunie. Et Nietzsche ne fait pas honte à ses maîtres français, car il a su manier en artiste impeccable la lourde langue allemande.

Vers la même époque, le philosophe fit la connaissance d'un jeune savant, M. Paul Rée, très influencé par les positivistes anglais, qui venait d'attirer l'attention par un ouvrage sur les *Origines du Sens moral* (1). Une étroite amitié, des préoccupations analogues, les lièrent dès lors. Cette nouvelle communion d'idées provoqua au début de nombreuses contradictions de la part de Nietzsche, mais le rendit conscient de certaines choses, et nous retrouvons M. Paul Rée, huit ans plus tard, partageant entièrement les idées du maître (2). C'est peut-être grâce à lui que Nietzsche s'arrêta si longtemps dans cette voie des investigations presque scientifiques, qu'il n'avait choisie que pour échapper à ses anciennes idoles et où sa nature d'artiste, ardente et individualiste, se trouvait, somme toute, très dépaycée. Il ne pouvait pas renoncer tout à fait à une philosophie « des derniers et des plus hauts objets ». La nature même de son esprit s'opposait aux tendances empiriques où l'esprit objectif de M. Paul Rée se sentait à l'aise.

L'analyse de la conscience morale forme la partie essentielle de *Choses humaines*. Ici la valeur de Nietzsche comme psychologue ressort toujours davantage. Il met tout le poids de ses investigations sur la psychologie, « cette science des sciences ». Métaphysicien, il ne l'a jamais été au vrai sens du mot; maintenant il niera toute métaphysique. Il sous-ordonne à l'intellect toute la vie instinctive. « Au lieu de faire ressortir les différences de rang entre les hommes, idée fondamentale d'où il était parti jadis, et où il revint plus tard avec une ardeur redoublée, il place tout le monde sur un même échelon, sur un échelon très inférieur. Il ne trouve pas assez de mots pour fustiger

(1) PAUL RÉE, *Les Origines du Sens moral*, Chemnitz, 1877. Un ouvrage de jeunesse de Paul Rée, *Observations psychologiques*, sentences écrites dans l'esprit et le style de La Rochefoucauld, publiées sans nom d'auteur en 1875, avait déjà été remarqué par Nietzsche.

(2) PAUL RÉE, *La Formation de la Conscience*, Berlin, 1885.

l'orgueil de ceux qui veulent se savoir exceptés de la généralité, et l'on sent comme avec ses coups, de fouet il tend à se délivrer de son propre moi. Il ne pouvait supposer alors qu'il ne saurait s'en délivrer que pour si peu de temps. » (1)

Mais quelle virtuosité dans ses dissections morales ! Combien cet homme a dû observer de choses pour connaître si bien le cœur humain ! Dans l'aphorisme, dans la sentence, « qui sont la forme de l'éternité », il s'enorgueillit de dire « en dix phrases ce qu'un autre dit dans tout un livre, ce qu'il ne dit pas dans tout un livre » (2). Il souffrait, tandis qu'il déchirait les autres, il souffrait de sa cruelle maladie, il souffrait plus encore dans son âme. Cependant, au milieu des souffrances qui maintenant, comme un second lui-même, faisaient partie de sa vie, il naissait peu à peu à la joie : « Un malade n'a pas droit au pessimisme ». Il a jeté loin de lui la défroque schopenhauerienne et s'élève lentement vers les hauteurs sereines des aurores nouvelles. Son sourire naît du désespoir. En un fragment autobiographique (communiqué par Mme M. G. Conrad) (3), il peint lui-même ce contraste entre son corps délabré et son esprit pétillant : « Je vécus tout l'hiver (1879), telle une ombre à Saint-Moritz, et l'hiver suivant, le plus pauvre en soleil de toute ma vie, comme ombre à Nauenbourg. Ce fut mon minimum. Dans ma 36^e année, j'arrivais au plus bas degré de ma vitalité. — Je vivais encore, mais sans voir trois pas devant moi. *Le Voyageur et son Ombre* (4) naquit alors. Sans doute, je m'y entendais à parler d'ombres. L'hiver après, mon premier hiver à Gènes, amena cet adoucissement, cette spiritualisation, presque motivée par mon extrême pauvreté de sang et de muscles, qui produisit *Aurore*. La complète clarté, la sérénité, même l'exubérance d'esprit que reflète l'ouvrage en question, se comporta chez moi avec la plus profonde faiblesse physiologique, même avec un excès de sensations de souffrance. »

(1) Mme. ANDRÉAS-SALOMÉ.

(2) *Goetzendaemmerung*.

(3) *Die Gesellschaft*, 1890, N° 9. Ces pages sont rédigées par le philosophe le jour du 44^e anniversaire de sa naissance ; elles se trouvent intégralement dans ses papiers « posthumes », sous le titre de : *Ecce Homo*.

(4) En appendice à *Choses humaines...*

Plus tard encore, en la quatrième partie de *Ainsi parlait Zarathoustra*, où reparaissent tous les fantômes du passé, Nietzsche évoque devant lui l'ombre anémique et douloureuse qu'il était alors. Cette ombre comprend l'ironique sourire qu'elle arrache au sage Zarathoustra, et cependant elle prévoyait déjà la venue de ce Zarathoustra libérateur, de ce grand visionnaire de l'avenir idéal. Folle et folâtre, elle errait sur ses traces :

« — Après toi, ô Zarathoustra, j'ai couru et volé le plus longtemps, et, quoique je me cachais devant toi, j'étais pourtant ta meilleure ombre : où tu fus, je m'assis aussi.

» Avec toi j'ai fait le tour des mondes les plus lointains, les plus glacés, tel un fantôme qui volontairement court sur les toits d'hiver et sur la neige.

» Avec toi j'aspirais à tout ce qui est défendu, au pire, au plus éloigné : et si quelque chose est vertu en moi, c'est que je ne crains aucune interdiction.

» Avec toi je brisais tout ce que jamais mon cœur adora. Je renversais toutes les bornes, toutes les images ; je courus après les plus dangereux désirs, et vraiment... une fois au moins j'ai passé sur tous les crimes.

» Avec toi j'ai désappris la foi aux mots, aux valeurs, aux grands noms... « Rien n'est vrai, tout est permis ». Ainsi parlai-je en moi-même...

» Ah ! où donc s'en alla pour moi tout le bien et toute la honte, et toute ma foi en les bons ! Ah, où donc est cette mensongère innocence que jadis je possédais, l'innocence des bons et leurs nobles mensonges !

» Trop souvent, vraiment, je serrais de près les talons de la vérité ; alors elle me marcha sur la tête. Quelquefois je croyais mentir, et voici : alors seulement j'atteignais la vérité.

» Trop de choses devinrent claires en moi, maintenant elles ne me regardent plus. Rien ne vit plus que j'aime, — comment saurais-je m'aimer moi-même ?...

» Ai-je encore un but ? — un port, où s'abrite ma voile ?

» Un bon vent ? Hélas, celui seul qui sait où il va sait aussi quel est le bon vent, quel est son bon vent.

» Qu'est-ce qui me reste encore ? Un cœur fatigué et imprudent ; une volonté instable, des ailes volages, une épine dorsale brisée...

« Où donc est... ma demeure ? C'est d'elle que je m'enquiers, elle que je cherche, que je cherchais, elle que je n'ai pas trouvée. O éternel partout, ô éternel nulle part, ô éternel — en vain ! » (1)

IV

« Où donc est ma demeure ? » Inquiet et incertain le voyageur avait interrogé les hommes, scruté les plus profonds replis de leurs cœurs, poursuivi les plus intimes vibrations de leurs pensées tortueuses. La science l'avait tenté. Il ne l'avait pas abordée comme un *savant*, indifférent aux conséquences de ses études, mais comme un *homme* qui cherche une règle de vie. Là où se trouvait à l'aise l'esprit positif d'un Paul Rée, le cerveau titanesque de Nietzsche se sentait à l'étroit.

De nouveau, il brise avec le passé. Il reste bien des maisons à construire, « il y a beaucoup d'aurores qui n'ont pas encore lui. » Et il se précipite vers les horizons inexplorés

« Oui, je sais bien d'où je viens !
Inassouvi, comme la flamme
J'arde pour me consumer.
Ce que je tiens devient lumière,
Charbon ce que je délaisse,
Car je suis flamme assurément ! » (2)

Cette soif de détruire et de créer à nouveau est caractéristique de l'esprit de Nietzsche. Ce qu'il a créé hier, aujourd'hui il l'abandonne ; ce qu'il a vaincu git brisé derrière lui. Sa soif de connaître fluctue incessamment. Maintenant il n'a pas, à vrai dire, quitté le terrain positiviste, mais il s'est élevé au-dessus de lui, « planant toujours plus haut — jusqu'à disparaître enfin à nos yeux et pour toujours. »

Mme Lou Andréas-Salomé, que je viens de citer, a donné une clef presque ésotérique à cette dernière période du philosophe. Je voudrais pouvoir reprendre en entier les merveilleux développements de cette extraordinaire femme, qui vécut pendant des mois en communion de pensée avec le maître. Je me permettrai de recourir largement, en déterminant la genèse spirituelle de Nietzsche, aux pages lumineuses de ce subtil Eckermann féminin.

(1) *Ainsi parlait Zarathustra*, quatrième et dernière partie : l'Ombre.

(2) *La Gaie Science*, « Ecce Homo ».

Mais il me reste préalablement encore à fixer les dernières conceptions de Nietzsche, celles que ses critiques ont considérées comme les plus importantes. Jusqu'à présent, nous ne l'avons vu que négatif, destructeur. Que vaut-il dans ses affirmations, quel édifice construit-il sur les ruines de ce hideux présent écroulé sous son mépris ?

Il serait oiseux, et même impossible, d'analyser un à un les ouvrages qui nous occupent. La forme en reste aphorismatique, les idées vont en progression de volume en volume, mais ce sont les mêmes, reprises, détaillées, déformées, à mesure que se transforme l'esprit de l'auteur, tantôt fluides et limpides comme la nappe transparente d'un lac ensoleillé, tantôt bouillonnantes et impétueuses, destructrices et envahissantes, pareilles aux flots tumultueux d'un torrent de montagne.

Vêtues de lumineux symboles, les théories philosophiques de Nietzsche nous reviennent dans ce merveilleux *Ainsi parlait Zarathustra*, chef-d'œuvre unique dans le lyrisme de la pensée, chef-d'œuvre qui plane au-dessus des temps, comparable à *Faust* peut-être, mais combien plus chargé de pensées ! Là, le poète s'élève au-delà de l'aphorisme, au rythme indéfinissable du monologue lyrique.

Dans sa polémique contre le Christianisme et la morale altruiste les tendances de Nietzsche ont atteint leur sommet, leur point extrême où elles sont en contradiction avec toutes les idées régnantes.

On connaît dans ses grandes lignes ce côté de l'œuvre du philosophe. M. Jean de Néthy en donna un résumé concis dans la *Revue Blanche* (1) ; récemment, M. Cherbuliez en fit le thème d'une étude approfondie dans la *Revue des Deux-Mondes* (2). Je pourrai donc ne pas m'y arrêter trop longtemps.

L'humanité tout entière dans son développement a fait fausse route, s'est engagée dans une voie de perdition, de décadence, de stérilité. Le Christianisme, sa morale de pitié et de renoncement, ont été les facteurs de ce phénomène. Déjà le Judaïsme, « cette première insurrection d'esclaves dans la morale », avait semé

(1) *Revue Blanche*, 23 avril 1892. *Nietzsche-Zarathustra*.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1^{re} octobre 1892, G. Valbert, *Le Dr Friedrich Nietzsche et ses griefs contre la Société moderne*.

le germe de décomposition, et lorsque la religion du Christ sortit de Palestine pour conquérir le monde, ce fut le néfaste envahissement d'une maladie virulente, partie de ce foyer d'infection. Ce qui fut un baume aux âmes de l'antiquité malade, fut un dangereux poison pour les robustes barbares, ivres de vie. Par la foi nouvelle s'introduisit le culte de la faiblesse, de la pitié, de la crainte, de la fatigue et le règne du peuple de la populace laide et médiocre. Seule la religion de la Force, de la Dureté impitoyable, la *Morale de Maîtres*, peut sauver l'humanité de la décomposition, de l'ascétisme physique et moral. Notre époque a consommé l'ultime triomphe de la *Morale d'Esclaves*. Avec ses instincts de troupeaux, elle mène les masses à la démocratie, au socialisme, aux doctrines utilitaires, à la médiocrité.

La morale altruiste est la morale des impuissants, des malades, des opprimés. Elle fut toujours l'ennemie des forts et des solitaires. Dans son principe, elle souffre d'une contradiction flagrante : « Le prochain aime le désintéressement puisqu'il en tire des avantages ». Selon Nietzsche, la morale avait une valeur essentielle comme contrainte, soumettant les hommes à une longue obéissance sous une même loi, et aidant ainsi, dans son origine, le développement d'une race encore enfant. Une morale individuelle devient, pour celui qui la pratique, une règle de prudence, une recette contre les passions. La soumission absolue à une morale altruiste n'est pas forcément morale en elle-même, elle peut être motivée par la cupidité, la vanité ou des passions basses.

Par des données étymologiques et des recherches sur l'origine et le développement des races, Nietzsche essaie de fonder sa *Morale de Maîtres*, en opposition à la *Morale d'Esclaves*.

Les hommes de race ont une *Morale de Maîtres* avec principes *bon* et *vil*. Ce sont à l'origine les conquérants barbares, bien portants et forts, qui ont soumis à leur domination les habitants primitifs, faibles et dégénérés. Pour eux, race noble et royale, le peuple asservi devint la race des esclaves, vile et livrée à leur merci. Le concept *bon* a donc le sens d'un processus politique, créé par la soumission *politique* de l'autre race.

Le contraire de la *Morale de Maîtres* est la *Morale d'Esclaves*, avec les concepts *bon* et *mauvais* (méchant

Tout à l'heure, le premier concept était *bon*, maintenant il est *mauvais*. L'esclave trouve *mauvais* l'oppression de son maître, *mauvais* le maître lui-même. Tout ce qui est puissant, fort, noble est *mauvais*; *bon*, c'est ce qu'il est lui-même.

Bon de la *Morale de Maîtres* équivaut à noble, puissant, beau, aimé des dieux.

Bon de la *Morale d'Esclaves* équivaut à faible, misérable, bas, laid, malheureux.

La *Morale d'Esclaves* est une morale de rancune et d'envie. Les races asservies ont fait de leur impuissance une vertu. Ne pouvant pas se venger, elles ont créé une religion de faiblesse, d'humilité, de pardon et d'amour du prochain. Elles ont imaginé une « autre vie » en compensation de cette « vallée de larmes ». Les forts ont toujours lutté contre cette invasion d'une morale de faiblesse, mais ils ont fini par succomber.

Dans la lutte entre la *Morale de Maîtres* et la *Morale d'Esclaves*, entre l'aristocratie romaine et la démocratie judéo-chrétienne, cette dernière a triomphé sur toute la ligne. Pendant la Renaissance, la *Morale de Maîtres* a pris un nouvel essor, vite réprimé par la Réforme. La Révolution française lui a porté le dernier coup.

Maintenant la mêlée des races s'accomplit, toujours davantage. Tous les instincts ont été étouffés et méconnus. « Quoi ! l'homme devient toujours plus petit, l'homme s'effémine. Tous tendent au bonheur et au bénéfice des paresseux et des indignes, au lieu de tendre au plus grand développement de la force et de la victoire sur soi-même ! On veut diminuer et même supprimer la souffrance (donc aussi son pôle opposé, la joie). — En un mot, on annonce le règne du laisser-aller et du bon sens, de la platitude et de la stérilité, le pays de cocagne des frivoles et des superflus, le règne de l'impuissance. »

Ici Nietzsche intervient avec la tâche, qu'il s'est posée lui-même, la création systématique d'une nouvelle aristocratie, d'une race qui se délivrera des énervants principes de *bien* et de *mal*, qui se placera résolument *par-delà le bien et le mal*, asservira les masses pour rendre leur droit aux instincts supérieurs et rétablir ainsi la hiérarchie. La sélection se fera d'elle-même. Il ne peut être question ici de justice et d'injustice, car en soi l'exploitation et l'asservissement ne sont pas des injustices : ils dépendent du foyer

même de toute fonction organique, de ce qui est l'essence de la vie — *la volonté de puissance* (1).

En deux phrases, Nietzsche indique la direction de sa psychologie, « ce chemin des problèmes fondamentaux » :

La seule réalité, c'est celle de nos instincts. La vie instinctive tout entière dépend d'une des formes fondamentales de la volonté, *la volonté de puissance* (2).

(*Volonté de vie*, avait dit Schopenhauer, mais « ce qui n'est pas ne peut pas vouloir, et ce qui se trouve dans la vie ne peut pas vouloir encore la vie. » Le *struggle for life* de Darwin ne serait, d'après Nietzsche, qu'une forme amoindrie du terme inventé par lui, adapté à la « platitude de l'esprit anglais. »)

Sans trêve, nous devons travailler au développement de ces esprits libres, de ces philosophes de l'avenir qui se saisiront de tout ce qui fut pour s'en servir d'instrument, de *marteau* pour forger l'humanité nouvelle. « Pour cela il faut des hommes nouveaux qui se dresseront comme des géants au milieu des pygmées, avec le courage d'être innovateurs, d'enfreindre les lois et de violer les temples, sans crainte des anathèmes et des clameurs haineux de la foule et — ce qui est le plus difficile — sans être paralysés par les remords de leur propre conscience. Ce seront les génies, les législateurs... les méchants avec la beauté des paysages sauvages... D'eux sortira toute une culture de l'avenir. Ils seront le nœud, d'une petite tresse apparente, d'où des générations entières dérouleront leur vie. » (3)

Leur pensée travaillera, confinée dans sa douloureuse solitude, car « la profonde souffrance rend noble (*vornehm*) — elle sépare. » Ils seront les briseurs d'idoles, les créateurs de valeurs nouvelles : « Pour élever un sanctuaire, il faut briser un sanctuaire, ceci est la loi. »

Alors s'accomplira peu à peu la grande métamorphose de l'humanité, et de cette race d'élus sortira le dernier homme, l'homme surhumain (4). Car « le Surhumain est le sens du monde. »

HENRI ALBERT.

La fin dans la prochaine livraison.

(1) Cf. *Par delà le Bien et le Mal*, aph. 259.

(2) Cf. *Ibid.* aph. 36.

(3) OLA HANSSON.

(4) *Uebermensch*, surhomme, homme surhumain, je me servirai du terme « Surhumain ».